

Capriccio !

Michael Ingerflom¹

Face à un comportement irrégulier, une humeur labile, une volonté soudaine, irréfléchie, le sujet est qualifié au regard des critères sociaux, de capricieux. Considéré comme le résultat d'un manque ou d'une mauvaise éducation, si les caprices persistent, on décèle alors volontiers un état pathologique. Dans ce domaine, la psychiatrie actuelles'est pas avares de vocabulaire pour décrire et construire de nouvelles pathologies ; elle répond alors par un diagnostic de déficit de concentration, de trouble de l'humeur, traduisant une hyperactivité, qui sans doute devrait se résoudre grâce à une pharmacopée et des méthodes d'éducatons adéquates. Depuis Juin 2007, la Haute Autorité de Santé recommande la mise en place généralisée de l'ETP, l'éducation thérapeutique personnalisée. L'objectif de cette recommandation est d'inculquer au patient un savoir qui va lui permettre de gérer sa maladie, de se sociabiliser, de réguler son comportement mais surtout d'apprendre à faire moins de bruit !

Pourtant, la clinique, elle, continue à faire beaucoup de bruit, sans doute à cause du fait qu'un patient, « ça parle », et elle nous prouve à chaque instant qu'il ne suffit pas de savoir pour aller mieux, pour prendre les bonnes décisions ou encore pour agir. On se dit alors que l'éducation thérapeutique n'a pas été suffisante, qu'il faut persister, continuer à la marteler, jusqu'à ce que « ça rentre » ; il finira bien par comprendre ! Ce qui se présentait au départ comme une mission dans l'intérêt du patient ; plus il en sait, mieux il se sentira avec lui-même, révèle une logique de lutte entre le savoir thérapeutique d'une part et le patient d'autre part. De cette lutte, bien évidemment, c'est le savoir qui doit en sortir vainqueur.

A propos de l'éducation, Freud indiquait qu'elle ne se comporte pas autrement « *que si l'on équipait de vêtements d'été et de cartes des lacs italiens des gens partant pour une expédition*

¹ Doctorant en Psychopathologie, Université Rennes 2, Psychologue clinicien

polaire »². Autrement dit, elle est sans cesse un ratage, un impossible. En lisant un recueil de Jean Château, Lacan s'aperçoit de ce qu'est l'éducation, « à savoir une certaine idée de ce qu'il faut pour faire des hommes – comme si c'était l'éducation qui les faisait »³.

Si l'éducation ne peut répondre aux troubles avec lesquels se présentent les patients, de quoi disposons-nous pour remédier à cet impossible ? En effet, face à la prolifération actuelle des symptômes tout azimut, nous éprouvons le décalage, voire l'absence de lien entre ce que nous montre en surface la clinique et le savoir théorique. Nous avons alors à faire à une énigme, celle du sujet. La psychanalyse freudienne y répond par le mythe d'Œdipe, en tant que désir inconscient, comme voie d'explication afin de résoudre l'énigme. Cependant, le canevas œdipien semble de toute part critiqué, raillé et laissé endésuétude. A une explication œdipienne dispensée par Freud, un patient lui soutenait que cette légende n'avait réellement aucun rapport avec son histoire reconstruite, que le cas était bien différent puisque Œdipe ignorait qu'il avait tué son père et épousé sa mère⁴. Y aurait-il là une forme d'aveu de la part de ce patient ? Serait-il en train de dire que ce qui le différencie d'Œdipe, c'est que lui sait ?

Dans un article de 1960, *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, Lacan énonce que « l'Œdipe ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie »⁵. Alors que nous reste-t-il pour appréhender cette cacophonie de nouveaux symptômes, ces comportements de plus en plus extrêmes, incompréhensibles voire absurdes ? Différentes explications sont apportées afin de saisir ce Réel qui échappe ; on avance l'idée d'une décadence des idéaux et autres repères, qui autrefois structuraient chaque sujet, ainsi que toutes sortes de théories psychologiques et sociologiques. Quelque soient les différentes formes sous lesquelles se présentent ce Réel, que nous appellerons des « traits de surface », nous comprenons qu'il ne semble répondre justement à aucune logique, quelque soit le préfixe qu'on lui accole, à cette logique.

² Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Points, coll. Essais, 2012, notes de bas de pages, p. 156

³ Lacan J., *Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, p. 71

⁴ Freud, S., *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, p. 58

⁵ Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 813

La voie que nous choisissons pour tenter d'enserrer ce Réel est celle indiquée par l'aveu du patient de Freud. Il postule que ce qui le différencie d'Œdipe, c'est que lui sait. Que signifie cet aveu, ce savoir, qui sans nul doute n'est pas celui dispensé par l'éducation ? A dégager l'Œdipe comme structure, de l'Œdipe comme histoire infantile, voire comme historiette, nous pouvons entrevoir le lien qu'il nous faut ici défaire ou bien faire. Quel est donc ce lien ? D'un côté, nous avons le névrosé, de l'autre la famille moderne, et ce qui lie ces deux éléments, nous le soutenons, c'est Hamlet en tant que mythe promu par Freud à un rang équivalent à celui de l'Œdipe. En effet, si le personnage et le drame d'Hamlet entrent en résonance avec la question du héros moderne, c'est pour autant que quelque chose a changé pour le héros dans son rapport à son destin. Ce qui a changé et qui est incarné dans l'aveu du patient de Freud, c'est ce qui distingue Hamlet d'Œdipe ; Hamlet, lui, sait.

Pourquoi vous parler d'Hamlet ?

Tout d'abord parce qu'il s'agit là d'une histoire de famille et d'une terrible tragédie ; celle d'un fils, englué dans ses rapports avec un père mort qui, au cours d'une nuit réapparaît sous la forme d'un spectre, pour lui révéler le nom de son meurtrier. Et ce meurtrier n'est autre que Claudius, son frère, l'oncle d'Hamlet, qui a usurpé et le trône et le lit du défunt roi. Toute la tragédie consiste alors en un long, éprouvant et incompréhensible cheminement qui doit amener Hamlet à venger son père en tuant Claudius et qui se solde par la mort de tous les membres de cette famille.

Ensuite, parce qu'Hamlet se présente au spectateur comme un personnage embrouillé, au comportement imprévisible, irréfléchi, quelque peu agaçant par sa tendance à procrastiner, à ne pas se décider. Le poète, critique et philosophe S. T. Coleridgey décèle une paralysie de la pensée et une incapacité à agir mais surtout, il nous faire part d'un aveu : « *J'ai un peu de ça en moi, si je peux l'avouer* »⁶. C'est cet aveu qui intéresse notre propos en tant qu'il révèle chez Hamlet quelque chose d'universalisant et qui

⁶Lacan, J., *Le séminaire Livre VI*, « Le désir et son interprétation », Paris, La Martinière, 2013, p. 301

semble en mesure de répondre à ce que nous tentons de saisir de ce Réel pour lequel, l'Œdipe ne semble plus suffire.

Egalement, parce qu'en 1958, Lacan consacre sept leçons à Hamlet dans le séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, qu'il qualifie de tragédie du désir et qui va lui servir à renforcer l'élaboration du complexe de castration.

Enfin, si Hamlet peut nous intéresser à « faire » et « défaire » le lien qui nous occupe ici, c'est dans la mesure où il doit « faire le fou » pour poursuivre les cheminements qui l'amèneront au terme de son geste et parce que « faire le fou », d'après Lacan, c'est une des dimensions de ce qu'il appelle « *la politique du héros moderne* »⁷.

Œdipe et Hamlet, voilà deux fils en proie à la tragédie familiale que Freud puis Lacan n'ont cessé d'interroger et qu'il nous faut reprendre à notre compte. La différence fondamentale est qu'Œdipe ne savait pas qu'il tuait son père et épousait sa mère alors qu'Hamlet, lui, sait dès le début qui est l'auteur du crime. Ce qui nous est utile dans ces deux mythes, c'est ce qui peut être dégagé sur le plan structural de ce qui se lie et se délie dans le destin tragique de nos deux héros dans leurs complexes familiaux. Etant donné que pour Lacan, « *le sujet de l'inconscient est moins directement le fils de la famille que celui des grands textes* »⁸, en quoi le fait de « savoir », dans le cas d'Hamlet, nous permet de saisir ce qu'il en est du névrosé dit moderne dans son lien au désir et à la famille ?

Parce que parler implique de se situer et constitue par là un risque, prenons le temps de l'assomption en nous inscrivant dans le débat actuel, qui donne tout son sens au titre de ce colloque et qui peut se résumer à cette question ; le déclin du père et le désir qui embrouille le sujet sont-ils des faits de notre modernité ?

En quatrième de couverture du séminaire VI, J-A Miller écrit que « *Lacan parle de nous* », sous entendant ainsi une résonance possible entre l'année 1958 et notre époque. En effet, le conformisme actuel, sous l'égide du scientisme, a envahi toutes les sphères y compris celle du psychisme, faisant entrevoir l'espoir que tout peut être maîtrisé. Notre

⁷Ibid, p. 377

⁸Zafirooulos, M., *Du père mort au déclin du père de famille*, Paris, PUF, 2014, p. 178

époque, nous dit-on, est caractérisée par une profusion de nouveaux symptômes et une prolifération des objets au point où l'on parle volontiers d'une clinique de l'objet. Deux éléments extraits du séminaire permettent d'expliquer cette tendance ; à la fois la dissonance dans le rapport du sujet à l'objet dans le champ du désir, mais également la nécessité de maintenir l'objet pour ne pas voir. Lacan fait du déplacement une nécessité pour maintenir le fragile équilibre du désir⁹.

Le débat actuel se joue également sur la scène psychanalytique, au sein même de la famille lacanienne. En s'appuyant sur un ouvrage récent de M. Zafirooulos, nous comprenons qu'il existe une tendance actuelle qui s'accorde à dire que notre époque est caractérisée par le déclin du père et par la promotion de la jouissance. L'auteur n'hésite pas à avancer le diagnostic de « *déclinomanie* »¹⁰ pour qualifier plusieurs élèves de Lacan, qui incarnent aujourd'hui des figures d'autorité dans le domaine de la psychanalyse lacanienne.

Le déclin du père est-il réellement une thèse nouvelle, caractéristique de notre modernité ? En intitulant son article, « la disparition de l'Œdipe », Freud n'annonçait-il pas la nécessité du déclin du père ? À la question, qu'est ce qu'un père, Freud ne répondait-il pas que c'est le père mort ? Avec ce séminaire VI, paru au moment même où ce débat est à son paroxysme, Lacan introduit la structure du fantasme et fait du père un cas particulier, un « père-version ». Il ne fait aucun doute, pour Lacan que « *ce type est soumis à des variations temporelles* » mais cela ne doit pas nous déranger car « *nous ne pouvons que le concevoir qu'en rapport avec une fonction imaginaire* »¹¹. Le sujet a en effet pour faire face à la suspension du désir plus « *d'une astuce* »¹². En définitive, l'idée de déclin du père n'est-elle pas simplement inhérente au registre imaginaire ?

Selon cette théorie du déclin, Zafirooulos conclut, qu'au vu de cette modernité privée d'architectures symboliques, « *il ne faudrait plus parler de sujet de l'inconscient mais plutôt*

⁹ Lacan, J., *Le désir et son interprétation*, Op.cit, p. 132

¹⁰ Zafirooulos, M., *Du père mort au déclin du père de famille*, Op.cit, p. 173

¹¹ Lacan, J., *Le désir et son interprétation*, Op.cit, pp. 136-137

¹² Ibid., p. 131

d'individus tourmentés par les commandements d'un pousse-à-jouir collectif »¹³. Ce sujet réduit au pousse-à-jouir se trouve également orphelin d'une cellule familiale traditionaliste, perdant ainsi tous les idéaux, et navigant sans repère dans l'opacité induite par la déstructuration de la famille. A prendre au sérieux cette « déclinomanie », nous devrions, affirme Zafiropoulos, « nous préparer à rien moins qu'annoncer la mort clinique du névrosé, c'est à dire la disparition historique de la figure centrale de la clinique de Freud »¹⁴. Quoi qu'il en soit, Lacan nous avertit ; « La référence à l'idée de décadence doit nous être suspecte. S'il est vrai que les Modernes en soient là, nous devons bien penser, du moins si nous sommes psychanalystes, que ce doit être pour une raison autre que pour la raison qu'ils n'ont pas les nerfs aussi solides que les avaient leurs pères »¹⁵.

Tour à tour assassiné, sauvé, promu, excommunié puis condamné, ce que nous retenons, quelle que soit l'époque, c'est que le père reste éternellement en question. Alors, le névrosé a-t-il disparu, avons nous du mal à le reconnaître ou devons nous le dénicher autrement ? S'agit il pour la psychanalyse, à l'instar de nos tablettes tactiles, de procéder elle aussi à une mise à jour ? A se référer à l'Œdipe comme historiette, on ne peut que constater que tout se dégrade, que nous sommes pour reprendre les mots de Lacan, dans la période de décadence nous autres modernes et que « nous nous tortillons six cents fois avant de faire ce que les autres, les bons, les braves, les Anciens, faisaient tout dret »¹⁶. En effet, Œdipe, lui ne passe par quatre chemins, il n'avait pas à « barguigner trente-six fois devant l'acte, il l'avait fait avant même d'y penser, et sans le savoir »¹⁷, alors qu'Hamlet, lui, hésite, procrastine, emprunte des détours. En quoi le fait de « savoir » pour Hamlet permet d'expliquer qu'il musarde ?

A la lecture du drame d'Hamlet, on saisit d'emblée que les choses se présentent comme un long cheminement en « zigzag »¹⁸ et on se demande pourquoi il n'agit pas. De nombreux auteurs ont tenté d'expliquer et derésoudre cette énigme ; Goethe¹⁹ voyait chez Hamlet un développement excessif de la pensée qui venait paralyser sa force d'action ; pour d'autres il s'agit bien plus d'un caractère maladif, irrésolu et neurasthénique ; ou

¹³Zafiropoulos, M., *Du père mort au déclin du père de famille*, Op.cit, p. 168

¹⁴Ibid., p. 146

¹⁵Lacan, J., *Le désir et son interprétation*, Op.cit, p.350

¹⁶Ibid., p. 350

¹⁷Ibid, p. 350

¹⁸Lacan, J., *Le désir et son interprétation*, Op.cit, p. 296

¹⁹Ibid., p. 283

encore de son impossibilité une fois engagé dans une voie à s'y tenir, en proie à des hésitations entre des motifs multiples. En définitive, les thèses psychologisantes laissent entrevoir un héros moderne incapable de savoir ce qu'il veut, au caractère capricieux. A propos du caprice, dans ce même séminaire, Lacan nous livre l'étymologie de ce terme emprunté à l'italien, *Capriccio*, qui signifie « un frisson ». Associé à l'embrouille provoquée par les désirs, le caprice vu sous ce nouvel éclairage laisse entrevoir le problème d'Hamlet autrement. A quoi ce terme de frisson fait-il référence ? Qu'y a-t'il avec le désir d'Hamlet, quel est son problème ?

Fait singulier, notait Freud, personne n'a jamais pu se mettre d'accord sur le caractère de ce héros. Pour lui, Hamlet n'est pas incapable d'agir. En effet, on constate qu'à deux reprises au moins, Hamlet agit ; il tue Polonius caché derrière la tapisserie et n'hésite pas à condamner à une mort certaine Rosencrantz et Guildenstern, en substituant une lettre de cachet.

Si Hamlet fait tant de manières pour accomplir la tâche que lui a donnée le fantôme de son père c'est en raison de la nature de cette tâche, qui semble revêtir quelque chose de particulier. Hamlet ne saurait se venger d'un homme, Claudius, qui a écarté son père et pris la place de celui-ci auprès de sa mère, d'un homme qui a réalisé les désirs de son enfance ; *« l'horreur qui devrait le pousser à la vengeance est remplacée par des remords, des scrupules de conscience. Je viens, affirme Freud, de traduire en termes conscients ce qui demeure inconscient dans l'âme du héros »*²⁰.

Reprenant la tradition analytique, Lacan réinterroge le schéma œdipien à partir des scrupules de conscience qui affectent Hamlet. Selon le canevas œdipien, tout devrait concourir à ce qu'Hamlet puisse agir ; la tendance impérative, à savoir le commandement du père, et la tendance défensive, autrement dit, défendre la mère et se la garder, constituent deux tendances positives et malgré cela, Hamlet n'agit pas. Ce à quoi Hamlet a affaire ce n'est pas au désir pour la mère mais au désir de la mère ; *« sûrement, tout en Hamlet est d'accord pour qu'il agisse et il n'agit pas. C'est évidemment ici que commence le problème »*²¹.

²⁰Freud, S., *L'interprétation du rêve*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2013, p. 306

²¹Lacan, J., *Le désir et son interprétation*, Op.cit, p. 291

Le désir découvert par Freud, le désir pour la mère, devrait aller dans le même sens que l'action. Que veut dire le fait que le désir en rapport à l'action puisse ici avoir la fonction d'un obstacle ? La thèse de Lacan est qu'Hamlet fait jouer les différents plans du cadre dans lequel vient se situer le désir. Ce désir, soutient-il, « *est là essentiellement articulé dans les coordonnées que Freud, justement, nous découvre, à savoir son rapport à l'Œdipe et à la castration. Cependant cela suppose qu'Hamlet, ce n'est pas simplement une autre édition, un autre tirage, de l'éternel drame, celui de la lutte du héros contre le père* »²².

Ce qui constitue à proprement parler l'obstacle à l'action est ce qu'Hamlet sait : une vérité sans espoir. Le message du père est celui de l'irréversible, absolue, insondable, trahison de l'amour- de l'amour le plus pur. Ce savoir afin d'en saisir toute la dimension, il faut le corréler à cette douleur d'exister qui frappe le sujet lorsqu'il est traversé par le caprice, par ce frisson. Que signifie t-il ce frisson ?

Dans l'élucidation du rêve du père mort, Lacan identifie ce frisson à un moment crucial, à une détresse qui traverse le sujet lorsqu'il découvre que l'Autre ne sait rien de ses pensées. Il s'agit là d'un point panique, un moment où le sujet a à se raccrocher à quelque chose et il se raccroche, précise Lacan, « *justement à l'objet en tant qu'objet du désir* »²³. Il y a là pour le sujet la nécessité de maintenir l'objet. On préférera maintenir l'objet plutôt que de voir se dénuder ce dernier mystère, qui est le contenu le plus secret du vœu. Ce mystère, c'est s'apercevoir qu'au dernier terme de l'existence il n'y a rien d'autre que la douleur d'exister. A propos du rêve du père mort, Lacan ponctue en ces termes ; « *le contenu secret de ce vœu, c'est le vœu de la castration du père, c'est à dire le vœu par excellence qui, au moment de la mort du père, fait retour sur le fils, parce que c'est son tour d'être châtré et c'est ce qu'il ne faut à aucun prix voir* »²⁴. Ce frisson, nous pouvons donc le traduire par cette formule consacrée ; « *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre* ».

Reprenons en détail ce chemin, celui du frisson, de la détresse au fantasme, afin de préciser ce que sait Hamlet et qui donne en surface à cette tragédie un caractère quelque

²² Ibid., p. 306

²³ Ibid., p.108

²⁴Ibid., p.118

peu absurde voir incompréhensible dans son déroulement. Dans la double demande, de satisfaction et d'amour, dans laquelle le sujet est engagé dans sa relation avec l'Autre, cet Autre prend valeur de garantie. Le sujet va vouloir aussi trouver dans l'Autre le signifiant qui le représenterait comme sujet. Or dans cette exigence nouvelle, une tragédie commune va venir frapper le sujet et l'Autre. L'Autre est dans l'impossibilité de fournir au sujet un tel signifiant, car il en est dépourvu parce qu'il est lui aussi un sujet. L'Autre rend alors manifeste ce qui en principe reste voilé, à savoir sa foncière incomplétude. Se révèle alors au sujet qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, et il se retrouve dans l'attente d'être reconnu comme sujet. Ce point panique, ce frisson qui traverse le sujet face à l'Autre incapable de lui fournir le signifiant qui le représenterait, Lacan en fait le point pivot du concept de castration et s'en sert pour lire Hamlet. De quoi dispose le sujet pour parer à cette détresse ?

En introduisant le graphe du désir, Lacan ouvre au registre imaginaire une toute autre perspective, le dotant d'une nécessité pour palier à cette détresse ; *« si l'élément imaginaire, (...), intervient donc à la troisième étape du schéma, c'est en tant qu'il permet au sujet de parer à sa détresse dans sa relation au désir de l'Autre »*²⁵. Ce troisième temps du graphe nous intéresse tout particulièrement dans notre tentative de préciser ce que Hamlet sait.

Ce troisième temps du graphe correspond à cette question de l'Autre qui revient au sujet de la place où il attend un oracle, sous le libellé d'un *CheVuo* ? Le graphe, remarque Lacan, prend alors la forme d'un point d'interrogation et il s'agit alors de fermer, de boucler le graphe. Le graphe en crochet, en forme de point d'interrogation, coïncide avec cette révélation de l'incomplétude de l'Autre, du manque d'un signifiant dans l'Autre, autrement appelé S(~~A~~). En définitive, cette vérité sans espoir que le fantôme du père révèle à Hamlet se localise à cet instant du graphe en interrogation où le sujet découvre qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Ce qu'Hamlet sait, c'est que A est barré.

Notre interrogation de départ était de savoir en quoi le mythe d'Hamlet pouvait nous aider à appréhender la clinique d'aujourd'hui. Parmi les différents « traits de surface »

²⁵Ibid., p. 29

sous lesquels se présentent le sujet moderne, nous avons choisi comme porte d'entrée celui du caprice. A partir de ce terme, nous avons remonté le chemin quelque peu décousu en apparence de la tragédie d'Hamlet qui entre en résonnance avec les parcours des sujets que nous rencontrons dans notre pratique. Au terme de ce trajet, nous retiendrons qu'à réduire ces « traits de surface » ainsi que le mythe d'Œdipe à leurs dimensions structurales, nous permet de dégager trois types de lien.

Il s'agit d'abord de défaire le lien entre le sujet et son historiette, qui conduit inévitablement à une contingence imaginaire de ce qui est en jeu pour le sujet et qui apparaît sous la forme d'une déclinomanie.

A partir de l'étude d'Hamlet, un second lien se fait, entre le terme de caprice et celui de désir. L'étymologie de capriccio nous introduit à ce qu'il en est du savoir d'Hamlet. De cette détresse, le sujet s'en arrange, en s'appuyant sur le registre imaginaire. La différence entre Œdipe et Hamlet, c'est qu'Œdipe lui ne sait pas que A est barré alors qu'Hamlet, lui, sait que A est barré.

La thèse que nous nous permettons d'avancer, c'est que le névrosé qui se présente à la porte de nos institutions ou de nos cabinets est bien plus un Hamlet qu'un Œdipe, car tant qu'il est œdipien, finalement tout roule, puisqu'il ne sait pas.

A partir du graphe du désir, un troisième lien apparaît, celui entre le sujet et l'objet. Ce qui défait et fait le lien est ce poinçon entre le sujet et l'objet, ce mathème de la structure du fantasme $\$ \langle \rangle a$. Ce qui défait et fait le lien, c'est le vacillement du fantasme, qui lorsqu'il se dévoile, laisse apparaître le manque dans l'Autre. C'est à ce moment précis, que généralement, nous rencontrons le sujet, lorsque quelque chose de son symptôme ne fonctionne plus ou lorsque ça vacille.

En définitive, ce qui défait et fait le lien, concerne moins le rapport du sujet à son histoire ou à quelques influences liées à notre modernité, qu'à son rapport à l'objet dans le champ de son désir.

Enfin, au regard de notre modernité, ce qu'Hamlet nous enseigne concerne le temps nécessaire du deuil. Lacan lie la réinstauration du désir à la fonction du deuil qui constitue une perte véritable, intolérable à l'être humain et qui, de surcroît entraîne le sujet dans une détresse. Face à cette détresse le sujet a recours à l'élément imaginaire qui constitue le matériel essentiel avec lequel nous travaillons. Habituellement, le trajet d'une analyse est présenté comme ce procédé qui consiste à lever le voile et révéler cette vérité sans espoir, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Au terme de notre étude, il semble que le trajet d'une analyse aujourd'hui correspond bien plus, puisque le sujet sait que A est barré, à réintroduire à partir du savoir-faire de ce partenaire qu'est l'analyste, ce temps nécessaire du deuil. Lacan en fait la voie d'accès au désir, voie par laquelle un lien peut se faire, voie par laquelle nous nous extirpons de la signification, pour nous réarimer au signifiant. L'absence de deuil de la part de sa mère, voilà ce qui entraîne Hamlet dans cet éprouvante tragédie, au point où il s'indigne et s'exclame : *Economy, Economy !*